

« Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui * »

Jacques Donnefort-Paoletti

« Quand j'y songe, je puis à peine exprimer les émotions qui m'étreignent – Lettres au rebut ! Cela ne sonne-t-il pas aux oreilles comme hommes au rebut ? Que l'on imagine un individu enclin par nature et par malchance au désespoir blafard, quel labeur pourrait davantage le conforter dans son désespoir que celui de manipuler constamment des lettres au rebut et de les trier pour la flamme ? Car on en brûle chaque année des charretées. Parfois, du feuillet plié, le blême employé extrait une bague : le doigt auquel elle était destinée s'effrite peut-être dans la tombe ; un billet de banque expédié au plus vite par charité : celui qu'il eût soulagé ne mange plus et ne connaît plus la faim ; un pardon pour ceux que le désespoir terrassa ; de l'espoir pour ceux qui s'éteignirent sans l'ombre d'une illusion ; de bonnes nouvelles pour ceux qui trépassèrent sous le poids de l'infortune. Messagères de vie, ces lettres courent à la mort. Ah Bartleby ! Ah humanité. »

Certains auront ici reconnu Hermann Melville, que j'ai pris dans une fonction de pont, de passage, de « reliure », disait Derrida. Reliure avec ce qui de l'actuel vient de nous être dit. Reliure aussi avec un colloque de la Fédération des ateliers de psychanalyse qui s'est tenu ici même il y a quelques mois sous le titre : « Survivre ».

Survivre, parce que celles et ceux que nous accueillons c'est là où, parfois, ils se trouvent : plutôt qu'entre la vie et la mort, dans une sorte d'entre-deux vies.

Mais, d'abord, cette question : dans l'entre-deux morts, y a-t-il du spéculaire ?

Peut-être vous rappelez-vous cette séquence du *Bal des vampires*, qui donne son titre au film de Polanski : la salle de bal est bondée, emplie de tous ces morts pas tout à fait morts qui font foule ou « masse », pour rester plus proche des mots de Freud. Et dans le grand miroir, la salle est vidée, désertée de leur image. Non que le mort vivant n'ait pas d'image, qu'il ne soit pas spécularisable. Au contraire, il n'est qu'image, pur spéculaire ; il est déshabité de sa dimension subjective, pour n'être plus que reflet de lui-même, d'un même sans lui, déjà mort, inexistant, un moi sans je, dirai-je de façon lapidaire, un peu rude. Et son absence d'image réfléchie provient de ce qu'il n'y a pas de spéculaire du spéculaire, tout comme il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Par de fantastiques avancées techniques, l'humain peut désormais se voir en temps réel, occupant sa planète bleue. Ce n'est pourtant pas un retour du stade du miroir, puisqu'il faut passer par un appareil – appareil, c'est drôle à dire –, de prise de vue. Ce qui n'est pas sans rappeler l'apologue de Lacan, où le reflet de la montagne est enregistré par la caméra. Mais la caméra, la chambre noire, de se mettre à la place du je, n'en est pas le je pour autant. Tout au plus une potentialité de je.

Nous voir d'un point de vue dont nous n'occupons pas la place n'est pas sans effet, un effet comparable à celui de ce que fut (de ce qu'est encore ?) l'analyse objectivante plutôt qu'objectivée : « Analyser quoi que ce soit, qui que ce soit, cela voudrait dire à l'autre : choisis ma solution, prends ma solution, aime ma solution, tu seras dans le vrai si tu ne résistes pas à ma solution. » Si c'est ce que perçoit Derrida (1) de la psychanalyse, il a de quoi être inquiet.

Aujourd'hui, le psychanalyste ne peut plus être que dans l'acceptation de la solution de qui vient se faire entendre, surtout si la parole, parfois, lui manque, le manque. D'où la nécessité, pour nous, enfin, de faire preuve d'humilité.

Dans ce que j'appelle l'entre-deux vies, à l'inverse de l'entre-deux morts, le sujet s'y trouve, même s'il ne s'y retrouve pas. Un je où vacille le moi, quelque peu défait de son image aux yeux de l'autre, du petit autre cette fois, qui lui devient ou redevient étranger. Les yeux de l'autre sont alors perçus comme machine, comme machination, surtout si le psychanalyste se campe en dépositaire du sens du sujet, en dépit de celui-ci et à son insu. Ce qui ne peut que rapprocher de la limite où s'effondre le spéculaire.

Alors, la psychanalyse fait peur. Elle ne peut que susciter l'angoisse dans une relation de structure perverse. Je considère comme un des échecs majeurs de la psychanalyse aujourd'hui le fait qu'elle soit si souvent perçue comme inquiétante, dangereuse, étrangère au psychanalysant, plutôt que ludique, rassurante et vouée à se placer du côté de son appartenance, d'autant qu'elle s'intéresse à l'étranger en chacun. Les psychanalystes ont réussi ce tour de force de faire peur avec la psychanalyse ! Eh bien, si la psychanalyse ne peut s'en remettre, tant pis pour eux ! Tant pis pour elle !

Tant pis pour nous si nous ne pouvons prendre en compte la souffrance humaine, celle de l'autre autant que la nôtre. S'il nous faut du compte, ou des comptes, prenons-en moins l'argent que l'appel, dont on peut se demander s'il est différent aujourd'hui de ce qu'il fut hier : « *O tempora ! O mores !* », « ô temps ! ô mœurs ! », s'écrie Héraclite, cité par La Bruyère, « ô malheureux siècle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe ! (2) ». Alors, « tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent (3) » ? Mais on lira dans Malebranche : « Il n'y a point de science qui ait tant de rapport à nous que la morale. Cependant il y a six mille ans qu'il y a des hommes et cette science est encore fort imparfaite (4) » Elle le sera toujours, et tant mieux : c'est une des façons d'échapper au religieux.

Ce dans quoi nous aurons à nous avancer, c'est dans la voie d'un transfert autre que moïque, névrotique, scopique ou secondaire ; dans la voie où se situe ce que Françoise Davoine appelle, comme elle le peut, parce que c'est difficile, et rude, et résistant : « transfert psychotique » – que l'on pourrait aussi dire invoquant, ou du je, ou primaire au sens de processus – ; dans la voie où se liquide, s'épuise l'altérité moïque et la nécessaire agressivité fondamentale de la libido du moi ; dans la voie où joue la libido objectale au sens freudien, objet non objectivable et fractal, de dimensionnalité non entière, où se met en suspens l'altérité supposée, proche du point-trou de l'objet (a) ; en deçà du désir, dans ce que l'anobjectal mythique ouvre comme cause du désir. Mais est-ce de sujet et d'objet qu'il est ici

question ? Et cette différence a-t-elle encore un sens ? Dans la psychose, est-ce à une non-permanence de l'objet que nous avons affaire ? Ou à une non-permanence du sujet, celui dont la bobine occupe la place dans le *Fort-Da* ?

Ce n'est pas très confortable. C'est même un peu *rude*, c'est-à-dire brut, non dégrossi. Ernout et Meillet, dans leur dictionnaire étymologique du latin, ajoutent : inexpérimenté, inculte, ignorant, novice. Mais aussi : solide, sauvage, indompté. Ils apparentent *rudis* à *rudus* : gravas, plâtre, décombres. En chantier, en travail en quelque sorte. *Rudis* s'oppose à *politus*. Ce n'est pas encore poli, poli par l'amour, pour évoquer Marivaux, pas encore poli par l'amour de transfert. Et ce n'est pas sans provoquer des résistances.

Contrairement à Derrida, je ne pense pas qu'il puisse y avoir de résistance de l'analyse, à moins d'anthropomorphiser le mot : il n'est de résistances que d'un sujet à des représentations. Sans doute vaudrait-il mieux dire : « résistances de l'analyste », ou, plus justement, parce que l'analyste, ça n'existe pas : « Résistances d'un (au moins un) psychanalyste. » Quant à la psychanalyse, elle est un mode de constructions et un système de représentations auxquels un psychanalyste peut éventuellement résister. Il peut même résister au psychanalysant. Enfin, ça arrive et ce n'est pas forcément très grave.

Ces résistances du psychanalyste, Derrida les reprend par un autre biais avec la pulsion de mort et l'ombilic (□□□□□□□□) du rêve, □□□□□□□□ que le monde grec situait aux mystères de Delphes. Point d'aphanisis où s'estompe, s'efface, se fond le sujet ; absence de lieu, là même où la structure signifiante reste en tension, suspendue. C'est là où ça chante, ajoute Derrida. Mendelssohn, lui, parlait de chansons sans parole : *Lieder ohne Worte*.

Sans doute sommes-nous là au plus près de la vérité de la condition humaine, où elle est actuelle. Où elle est acte. Je ne sais s'il y a un acte psychanalytique, mais je soutiens qu'une psychanalyse a pour finalité non point de penser autrement, mais de pouvoir autrement agir sa vie en actes, en actions, dans l'actuel donc. Françoise Wilder faisait remarquer qu'« une psychanalyse, c'est fait pour donner place aux manifestations de l'actuel dans la cure ». J'ajouterai : pour donner aussi place aux manifestations de l'actuel, de l'agi, dans la vie, dans sa vie. Aujourd'hui ne cesse pas de s'écrire. À ce titre, nous ne pouvons – éventuellement – le déchiffrer que note à note, sillon après sillon. Le disque n'en est pas rayé pour autant, mais son sens nous échappe, ainsi qu'à Mallarmé quand il écrit : « Jamais pensée ne se présente à moi, détachée, je n'en ai pas de cette sorte et reste ici dans l'embarras ; les miennes formant le trait, musicalement placées, d'un ensemble et, à s'isoler, je les sens perdre jusqu'à leur vérité et sonner faux : après tout, cet aveu, peut-être, en figure-t-il une, propre au feuillet blanc d'un album (5). » Et c'est bien de cela qu'il s'agit : aller jusqu'à perdre la vérité, là où ça sonne faux.

L'interprétation ne peut que reconnaître ses propres limites par rapport au foisonnement de la vie. C'est déjà beaucoup si elle réinstalle le jeu des sens, voire l'empire des sens, à considérer cet empire comme dépassement de l'État, des États : empire, ou encore au-delà des limites et des frontières. Mais du ou des sens, ce n'est pas le sens : le sens, c'est du domaine de la perversion ou de la paranoïa. Que le secret, l'ombilic, l'□□□□□□□□ situé un au-delà des limites de la psychanalyse, me rend assez optimiste, nous permettant d'échapper à notre aspiration doxologique d'une psychanalyse objectivante : le sens la dépasse. L'□□□□□□□□ du rêve nous ramène au mythe de la nuit originelle, celle que Freud rappelle avec Virgile : « *Acheronta movebo*. » Celle dont nous ne pouvons qu'accepter la poésie et le mystère, celle de Mozart dans le dernier acte des *Noce de Figaro*, celle que chante Béla Bartók dans ses mouvements lents, au point où elle en sera transfigurée, pour continuer avec

Schönberg.

Ce n'est pas la nuit qui a peur de la clarté, mais le jour qui a peur de l'obscur. Ce n'est le contraire que pour les vampires.

Acceptons de nous laisser emporter par les bruits de la nuit, musique parfois du désespoir, de la crainte de ce qui va advenir, ténèbres de l'inconnu, opacité de l'*Unheimliche*. L'apollinien et le solaire n'aboliront ni le dionysiaque ni le chthonien, pas plus qu'un coup de dés, le hasard. Et le dispositif psychanalytique n'est pas sans me rappeler le début du chant VII de l'*Enéide*, quand Enée et la Sybille de Cumès descendent aux Enfers : *Ibant obscuri sub sola nocte*. Ils allaient, obscurs sous la nuit solitaire. L'hypallage, ici, marque bien qu'en ce lieu les places ne sont pas nécessairement fixées.

C'est aussi sans doute une de nos résistances à vaincre que de cesser d'opposer, comme le fait Lacan, obscurité et lumière : les deux ensemble. Évoquant ensemble le scientifique et le poète, c'est ce que déclame Saint-John Perse dans son discours de Stockholm : « De la pensée discursive ou de l'ellipse poétique, qui va plus loin, et de plus loin ? Et de cette nuit originelle où tâtonnent deux aveugles-nés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté des seules fulgurations de l'intuition, qui donc plus tôt remonte, et plus chargé de brève phosphorescence ? La réponse n'importe. Le mystère est commun. »

Autre façon de parler de la béance toujours ouverte qui sépare la théorie psychanalytique de sa pratique, de sa plus que de sa . Puisque apparaît le mot « pratique », je vais vous parler pour terminer de mon maniement de l'argent. Un tout petit peu. L'argent, je le touche, réellement, dans l'échange physique, de la main à la main. Je ne pense pas qu'il y ait une place de l'argent dans la psychanalyse. La monnaie fiduciaire présentifie une limite, marquant la frontière entre ce qui était psychanalyse et ce qui n'en est plus.

C'est aussi pourquoi je n'ai jamais fait payer les séances dites préliminaires – on pourrait dire de mise en place – avant qu'un lieu de parole, un lieu pour un dire, n'ait été fixé. J'y vois aussi la seule possibilité de comprendre le paiement des séances manquées puisque le paiement pour un lieu, une location donc, ne nécessite pas de l'occuper, mais permet d'en garder la jouissance. Il m'arrive aussi parfois, pas très souvent, d'accueillir des personnes ayant comme ressources le revenu minimum d'insertion, soit 2 090 francs mensuels et 3 500 pour un couple – au maximum, puisque quelqu'un a eu l'impudeur de concevoir ce revenu comme allocation différentielle, c'est-à-dire d'en décompter d'éventuelles ressources, comme un jardin potager, par exemple.

J'ai eu un jour honte de demander 50 francs par séance. Alors, peut-être parce que je suis en province et loin de la Bastille, je ne fais plus payer du tout. Octave Mannoni, à qui l'on demandait : « Pourquoi une psychanalyse, ça coûte cher ? », répondait : « Parce que les psychanalystes aiment l'argent. » Moi aussi, j'aime l'argent, mais cet amour a ses limites.

Parce que – puis-je ici le dire ? – j'aime mon métier, surtout dans ces moments où je ne peux qu'être dans ce qui n'est même plus une partition, mais des notes éparses dont l'appartenance échappe. Ce n'est même plus d'accompagnement qu'il s'agit, puisqu'en deçà de toute partition d'un sujet, en deçà de toute résistance, résistance dont Philippe Réfabert faisait remarquer en ce lieu il y a quelques mois qu'elle est la traduction de l'impatience de Freud. Et de la nôtre aussi, dès que nous disons qu'il y a résistance : moments où toute signifiante échappe, même si c'est de là que toute signifiante prend son essor, à l'insu et du psychanalysant et du psychanalyste. Ce temps, je le nomme du transfert où coule l'*Achéron* plus que n'y resplendissent les lumières. Encore que... encore que Denis de Rougemont

évoque en ces termes Héraclite, dans *Doctrine Fabuleuse* : « On m'appelle l'Obscur et j'habite l'Éclat. »

J'aime mon métier parce que j'y rencontre des gens qui m'obligent à changer. Hasardeuse rencontre, □□□□, qui peut, parfois, mettre à l'épreuve, à rude épreuve, l'□□□□□□□□ d'un psychanalyste dans sa théorie aussi bien que dans sa pratique. Et le retour que nous fait le social (ou la culture ?) par sa représentation de la psychanalyse n'est heureusement pas sans nous poser questions : les avatars des représentations paternelles imaginaires modifient-ils la fonction paternelle ? Dans la cure, avons-nous encore affaire à une levée du refoulement, ou à son économie ? Le factuel de l'inceste médico-légal a-t-il quelque rapport avec le fantasme originaire de l'inceste, si ce n'est à en exclure la sexualité infantile ?

La psychanalyse ne nous a-t-elle pas appris que, de ce transparent glacier, de ce miroir sans tain du passé, nous ne sommes pas nécessairement captifs, capturés, captivés ainsi qu'en un linceul glacé ? Seule la rugosité d'aujourd'hui, dans l'instant de l'acte, nous en peut détacher ou dépendre. Déchirer, s'il le faut. C'est bien pourquoi je nous souhaite ce qui suit :

« Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !
Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.
Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.
Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne (6). »

* Mallarmé, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », p. 67.

1. Jacques Derrida, *Résistances*, p. 22.
2. La Bruyère, *Œuvres complètes*, « La Pléiade », Paris, Gallimard, p. 380.
3. Ibid., p. 65
4. Ibid., p. 675
5. S. Mallarmé, *op. cit.*, p. 883.
6. S. Mallarmé, *op. cit.*, p. 67-68.